

Une lettre d'adieu, que Mullendorff avait réussi à faire passer en sou-doyant un indigène (lettre que sa femme ne reçut d'ailleurs que long-temps après le télégramme dont il a été question), mentionne que toute disposition avait été prise pour qu'il ne tombât pas vivant entre les mains des insurgés.

La région à traverser — le Damaraland — était recouverte de steppes ou de ces redoutables arbustes épineux qui offraient une cou-verture idéale aux Hereros et qui, à cause de leurs épines longues de dix centimètres, causaient bien des supplices aux européens et à leurs chevaux.

C'est donc dans un état physique assez piteux — aggravé par les privations alimentaires et une rechute de malaria — que Mullendorff gagna la côte pour s'embarquer en mars sur le « Lucie Wœrmann ».

La traversée lui permit de reprendre force et vigueur. Et lorsqu'il débarqua en Europe, le mois suivant, avec tout un tas de copie et de photos, il put, en bonne santé, recevoir les nombreux témoignages de sympathie qui lui arrivaient de toutes parts, même du gouvernement allemand, qui le décora de la médaille du Sud-Ouest-africain.

Comme il était à prévoir, la révolte des Hereros fournit à tous les milieux anticoloniaux, étrangers et allemands, un nouveau prétexte pour démontrer la prétendue incapacité du Reich en matière de coloni-sation.

Mullendorff, qui pouvait parler en connaissance de cause, fut loin de dissimuler sa pensée — surtout dans sa correspondance privée.

Une lettre adressée le 21. 3. 1904 à un de ses beaux-frères, nous apprend que, bien avant l'insurrection, l'administration de la colonie était dans un état « lamentable ». Et le scandale que constituait l'in-capacité révoltante des militaires et de leurs anciens sous-officiers, qu'ils avaient fait avancer dans de hauts emplois civils, aurait mérité d'être « stigmatisé » si l'on n'avait été prévenu par les expériences de Vigné d'Octon et d'autres, qu'il était trop aisé d'étouffer les scandales coloniaux par la conspiration du silence.

Après s'être encore une fois exprimé fort dédaigneusement sur le compte de l'administration prusso-allemande, qui n'avait que dédain pour l'activité civile, Mullendorff en vient à parler de la façon de di-riger la répression. En règle générale il n'y trouve rien à redire et ne blâme que la lâche attitude de plusieurs officiers.

L'idée première de Mullendorff avait été l'abandon de la colonie. Mais après l'effusion de sang il se demande comment faire pour arriver à changer le système qui a amené cette « banqueroute ».

Si cette lettre conçue à bord du « Lucie Wœrmann » termine par une note fort sceptique quant au succès de la campagne de presse qu'il entend mener, les conférences que Mullendorff fit dans la suite à Lu-xembourg et dans quelques villes d'Allemagne (dont Berlin qu'il n'af-fectionnait pas) le montrèrent bien plus assuré.